

Traduction originale des extraits allemands par Frank Renault, professeur au Lycée Saint-Exupéry de La Rochelle et auteur de l'article.

Hans Jonas

LE PRINCIPE RESPONSABILITE

Allemagne, 1979 (1990, Passages, Cerf, 336 p.)

« Une éthique pour la civilisation technologique » : ainsi se présente Le Principe Responsabilité, qui est actuellement l'un des essais les plus lus dans le monde. Son auteur, le philosophe Hans Jonas, y entreprend une tâche ambitieuse : combler le « *vide éthique* » auquel nous confronte aujourd'hui l'accélération du progrès scientifique, « progrès » devenu lourd de terribles menaces.

Selon Jonas, un tel projet ne peut être mené à bien qu'en rompant précisément avec l'idéal du Progrès, comme avec toutes les formes d'utopie morale, sociale ou historique. Il ne s'agit plus de savoir **quel avenir** nous voulons, mais de savoir si nous voulons tout simplement avoir **un avenir**. Mieux, l'extension démesurée de notre puissance nous rend **responsables**, ici et maintenant, **de toute l'humanité future**, ainsi que du devenir de notre Terre si fragile. Le « *principe Espérance* », exalté naguère par le penseur marxiste Ernst Bloch, doit aujourd'hui céder le pas au « *principe Responsabilité* ».

Critique de la raison utopique : contre le « principe Espérance »

Le Principe Responsabilité est avant tout une réponse critique au fameux Principe Espérance (1954) du philosophe allemand Ernst Bloch (1885-1977), penseur marxiste « dissident » en ce qu'il s'est toujours opposé au stalinisme. Pour Bloch, l'utopie serait constitutive de la conscience humaine : l'homme ne saurait vivre sans « se projeter » dans le futur, c'est-à-dire sans pressentir qu'il ne s'est « *pas encore* » réalisé, qu'il n'existe « *pas encore* » sous sa forme authentique. Ce serait cette tendance qui, constamment à l'œuvre dans l'Histoire, du christianisme au marxisme, motiverait toute espérance

de salut, toute révolte contre l'injustice, toute idée d'un progrès vers un monde meilleur. Et donc aussi bien toute pratique créatrice, productrice ou révolutionnaire – et toute éthique humaine véritable.

C'est précisément cet humanisme utopique que Jonas entend critiquer. Car l'Homme rêvé par Bloch et par tous les utopistes, cet Homme prétendument « authentique » et « *total* » (Marx), enfin réconcilié avec lui-même, n'est en fait qu'une abstraction, une vision finalement réductrice – trop « *univoque* » – de l'humanité. Pour Jonas, au contraire, il faut admettre que l'homme est par essence un être « *ambigu* », équivoque, ambivalent, irréductiblement partagé entre le bien et le mal, et toujours confronté au « *risque* » – du malheur, de la souffrance, de la mort – qui est inhérent à toute existence.

« La vérité toute simple, ni exaltante ni déprimante, mais imposant toutefois un devoir de respect, est que l'"homme véritable" existe depuis toujours – avec ses hauts et ses bas, sa grandeur et sa misère, son bonheur et son tourment, sa justification et sa culpabilité – bref, dans toute l'*ambiguïté* qui est inséparable de lui. »

On sait, du reste, à quelles impasses historiques ont mené des utopies sociales aussi ambitieuses que meurtrières. Il faut donc renoncer aux messianismes opposant l'« Homme nouveau », l'Homme à venir, au « vieil Homme », c'est-à-dire à l'Homme encore inauthentique. Car l'avenir n'est pas ce qui doit faire advenir l'humanité parfaite, mais ce qui peut seulement la préserver telle quelle, « *de sorte qu'il continue à y avoir des hommes et un avenir* ». Selon Jonas, il ne peut pas être question pour l'homme d'espérer le meilleur, mais seulement d'**éviter le pire**.

Préserver le futur

Or c'est justement la menace du pire, celle d'une extinction définitive de l'espèce, que le développement techno-scientifique fait aujourd'hui peser sur l'humanité. Développement qui, d'ailleurs, traduit lui aussi une sorte d'idéal utopique, introduit jadis par Francis

Bacon (1561-1626) et René Descartes (1596-1650), et repris par les Lumières, puis par les marxistes : l'idée du Progrès, l'idée d'une liberté et d'un bonheur assurés graduellement à l'homme par la maîtrise matérielle de la nature. Des Grecs jusqu'à la révolution industrielle, les artifices de la technique artisanale ne prêtaient guère à conséquence : ils laissaient la nature inchangée. Mais l'efficacité surpuissante de la technologie moderne rend la nature infiniment fragile, vulnérable, périssable. Paradoxalement, la techno-science met en jeu, par sa volonté de maîtrise insatiable, les conditions mêmes d'une vie possible sur terre pour les générations à venir. Cela implique pour Jonas la définition d'une éthique d'un type radicalement nouveau : une « *éthique d'avenir* », qui soit fondée sur le principe d'une « **responsabilité** » **absolue envers l'humanité future**, et dont la menace grandissante d'une éventuelle catastrophe universelle permet de tracer les contours.

« C'est précisément sous cette clarté qu'apparaît le devoir nouveau. Né de la mise en péril, il requiert nécessairement, et avant toute autre chose, une éthique de la conservation, de la préservation, de la prévention, et non une éthique du progrès et du perfectionnement. »

« *L'humanité n'a pas droit au suicide* », et surtout pas de mettre en péril sa postérité, de compromettre les chances de l'humanité à naître. Ce concept d'une responsabilité collective des hommes d'aujourd'hui envers le futur ne constitue pas un simple prolongement de l'éthique traditionnelle, des « impératifs catégoriques » de la morale kantienne par exemple. Car Le Principe Responsabilité se présente d'une manière générale comme une révision critique de toutes les éthiques antérieures, qu'elles soient antiques ou modernes. Le platonisme, en fondant l'éthique sur une métaphysique des Idées éternelles, assimilait naïvement l'Être à l'Idéal et identifiait la morale à la science. Et Kant (1724-1804), en proposant une fondation purement rationnelle du devoir, a réduit la loi morale à un formalisme vide. Pour Jonas, l'éthique n'est pas une

logique : elle s'adosse au contraire à une **conscience affective** de notre devoir, au **sentiment impérieux de notre responsabilité morale**, dont le souci spontané pour les enfants constitue à la fois le modèle et la matrice.

L'enjeu d'une « éthique d'avenir » ne peut plus être seulement le respect de l'autre dans l'immédiateté et la réciprocité de la relation morale. Il est maintenant de prendre en compte les effets à long terme de notre action, effets sans précédents et sans limites assignables. Certes, les vivants seuls peuvent avoir des devoirs ; mais, désormais, ils en ont **même envers ceux qui ne vivent pas encore**.

Une « heuristique de la peur »

Jonas entend donc opérer un complet renversement de l'éthique. « *Tu dois, donc tu peux* [te donner les moyens d'accomplir ton devoir] », disait la morale de Kant. Jonas retourne la proposition : « *Tu peux, donc tu dois*. » Notre toute-puissance technique nous oblige inconditionnellement : « *Agis de telle manière que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur terre*. ». Ce qui conduit Jonas à dégager les fondements théoriques du fameux « principe de précaution » en suggérant ce qu'il appelle une « *heuristique de la peur* », c'est-à-dire une prise de conscience de notre devoir par « *l'anticipation du danger lui-même* », afin de mieux guider notre pratique notamment scientifique dans le sens du « *principe Responsabilité* » :

« La peur dont nous disons qu'elle est consubstantiellement liée à la responsabilité n'est pas celle qui dissuade d'agir, mais celle qui invite à agir, et elle est peur pour l'objet de la responsabilité. »

Or, si « *l'objet de la responsabilité est le périssable en tant que périssable* », alors l'extension démesurée de nos pouvoirs techniques nous impose d'inclure la planète tout entière dans l'idée de notre

devoir. Car la vulnérabilité de l'humain est étroitement liée à la fragilité de la Terre elle-même. Et puis, après tout, n'est-ce pas un certain mépris technicien pour les êtres naturels, une certaine volonté utopique de libérer l'Homme en asservissant la Nature qui a conduit l'humanité actuelle au bord de l'abîme ? Aussi Jonas propose-t-il de reconnaître aux êtres naturels une certaine dignité morale, un certain droit au respect, droit aussi légitime que notre propre droit à l'existence, et assurément plus légitime que les ambitions destructrices de la civilisation moderne :

« Du moins n'est-il plus dépourvu de sens de demander si l'état de la nature extra-humaine, c'est-à-dire de la biosphère considérée dans son tout comme dans ses parties, laquelle est maintenant soumise à notre pouvoir, n'est pas devenu par là même un legs confié aux bons soins de l'homme, et donc si la nature n'a pas quelque chose comme une exigence morale envers nous – non seulement dans notre intérêt, mais aussi dans son intérêt propre et de son propre droit [...] Cela voudrait dire rechercher non seulement le bien humain, mais aussi le bien des choses extra-humaines, c'est-à-dire élargir au-delà de la sphère de l'homme la reconnaissance de "fins en soi" et inclure le souci de ces fins dans le concept du bien humain. »

Pour aller plus loin

Ernst Bloch, Le Principe Espérance, 1954-1956, Bibliothèque de Philosophie, Gallimard.

Luc Ferry, Le Nouvel Ordre écologique*, 1992, Le Livre de Poche.

André Glucksmann, Le XI^e Commandement*, 1991, Flammarion.

Edgar Morin, Terre-patrie*, 1993, Seuil.

De la pensée gnostique au « principe Responsabilité »

Hans Jonas (1903-1993) est né en Allemagne, où il fut l'élève de Husserl, de Heidegger et de Rudolf Bultmann, éminent philosophe des religions qui dirigea sa thèse de doctorat sur le mouvement gnostique des premiers siècles chrétiens. De religion juive, il choisit l'exil dès 1933, s'établit en Palestine, professe à Jérusalem, puis s'engage dans l'armée britannique pendant la Seconde Guerre mondiale, rentrant au pays sous l'uniforme des vainqueurs. Parti au Canada en 1949, il finit par s'installer à New York. De 1955 à 1976, aux côtés d'Hannah Arendt, son amie de toujours, il enseigne la philosophie à la New School for Social Research (école fondée dans les années 30 par d'autres éminents penseurs allemands chassés d'Europe par le nazisme, Max Horkheimer et Theodor Adorno, les deux chefs de file de la fameuse Ecole de Francfort). Par la suite, Jonas enseigna notamment à Munich. C'est en mémoire de sa propre mère assassinée à Auschwitz qu'il prononça en 1984 une conférence intitulée Le Concept de Dieu après Auschwitz*, texte dans lequel il développait l'idée d'un Dieu paradoxalement placé sous la responsabilité de l'homme, appliquant ainsi à la théologie la thèse de son fameux Principe Responsabilité (1979). Ce dernier lui valut en 1987 le prestigieux prix de la Paix décerné par les libraires allemands.

Frank Renauld